Cahiers de civilisation médiévale

Gaspar Feliu et J.-M. Salrach, dir. - *Els pergamins de l'Arxiu Comtal de Barcelona de Ramon Borrell a Ramon Berenguer I.* Lleida, Virgili & Pagès, 1999, 3 vol.

Martin Aurell

Citer ce document / Cite this document :

Aurell Martin. Gaspar Feliu et J.-M. Salrach, dir. - *Els pergamins de l'Arxiu Comtal de Barcelona de Ramon Borrell a Ramon Berenguer I.* Lleida, Virgili & Pagès, 1999, 3 vol.. In: Cahiers de civilisation médiévale, 44e année (n°174), Avril-juin 2001. pp. 181-182;

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2001_num_44_174_2799_t1_0181_0000_3

Document généré le 01/06/2016

De nos jours, où l'interprétation symbolique retrouve ses droits, la lecture de l'œuvre de Jean est à la fois étonnante et instructive. On ne peut qu'admirer, chez lui, la multiplicité d'interprétations — qui courent sur deux ou trois sermons — inspirées d'un même symbole. En un sens, la lecture n'en est jamais achevée, elle est toujours créatrice de nouveaux sens. C'est ce qu'un rabbin juif d'aujourd'hui appelle « lire aux éclats » (Marc-Alain Ouaknin). De fait, ce genre de lecture, hérité des juifs par Philon, fut celle d'Origène et des Pères de l'Église. Il reste que Jean, dans son procédé, est très personnel, qu'il a un style propre et qu'une homogénéité remarquable, dans la composition et la pensée, le caractérise.

Prenons un exemple. Jean voit dans les dents de l'Épouse — « Tes dents, un troupeau de brebis qui remontent du bain; toutes portent des jumeaux, aucune d'entre elles n'est stérile » (*Ct* 6^5) — le symbole des pasteurs de l'Église. Pour rendre la Parole de Dieu assimilable par les fidèles, les apôtres du Nouveau Testament ainsi que les prédicateurs qui leur ont succédé, l'ont mâchée; ils ont ainsi manifesté et manifestent encore leur faim immense de communiquer le salut au monde entier. Les trois fonctions de ces dents sont de retrancher le péché, de briser l'impiété et de mastiquer en répandant la saveur nouvelle de la sainteté. En tout cela, elles unissent paradoxalement la rigueur et la mansuétude. Leur exemple est le Christ lui-même, avide de nous manger et de se laisser manger par nous. Blanches sont ces dents, puisqu'elles ne visent qu'à nous rendre blancs. Face à leur double responsabilité, les pasteurs « portent des jumeaux » : ils ont au cœur le double fruit de l'amour, celui dont ils brûlent pour Dieu et celui dont leur cœur déborde pour le salut de ceux qui leur sont confiés (S. 50).

Une tout autre interprétation se lit dans le sermon suivant : les dents symbolisent le zèle ardent, tandis que les brebis figurent des vertus. L'accent du sermon porte sur l'humilité qu'évoque le bain d'où sortent les brebis; l'humilité qui est faite du sens du péché et de la confession. C'est elle qui constitue la source et la vérité de toutes les vertus. Sara, enlevée par Abimélech, en fournit un exemple à propos de la chasteté : le fait d'avoir risqué la chute suscite en elle l'ardeur à garder la chasteté. Unie à l'ardeur, l'humilité préserve Sara de tourner à l'agressivité, à l'esprit de rivalité, à la surtension psychologique. Elle donne valeur à ce double sacrifice que sont l'offrande de soi et la prière, elle suscite la vigilance de l'épouse. Elle conduit à la confession proprement dite et se prolonge dans l'élan d'amour de la contemplation.

Ces deux sermons suffisent à donner, outre la méthode de Jean, son sujet privilégié : le mystère de l'Église dans sa totalité. Comme les Pères, et à la suite de saint Bernard, il considère qu'elle est céleste — « ce sont d'abord les anges qui ont surgi comme l'aurore » (S. 56, 6) — avant d'être terrestre : « elle aussi a surgi, mais du péché »; « l'Église surgit comme l'aurore lorsque, par la grâce, elle renaît et qu'elle chasse l'obscurité de sa première naissance par la lumière de sa sainte régénération et de l'action de Dieu en elle » (S. 56, 8). Elle est « l'Église nouvelle, mère de tous, uniquement fondée dans l'unité et la charité de l'Esprit » (S. 48, 5). Bref, elle est l'épouse du *Cantique* qui fixe ses yeux sur l'Époux, le Christ évidemment qui par sa divinité, son humanité et son Esprit vit dans l'Église et dans chaque âme. Jean, parmi ses pairs, est considéré comme un « Docteur de l'union à Dieu pour tous ».

En terminant, remarquons que le sermon qui reflète le plus le contexte historique où vit l'abbé de Ford est celui (S. 76 déjà cité) où il se laisse injurier et réduire à la misère par le roi Jean Sans Terre. Là encore, il fait une lecture existentielle et spirituelle de l'événement dont lui-même et ses frères sont les victimes. C'est en homme de foi qu'il discerne la volonté de Dieu, tandis que d'autres abbés prennent une option différente, celle d'abandonner leur charge (S. 76^{1-7}). C'est dans un renouveau de pauvreté véritable qu'il se sent convié à rejoindre l'esprit du Cîteaux primitif qui se voulait « pauvre avec le Christ pauvre ».

Françoise CALLEROT.

Gaspar FELIU et J.-M. SALRACH, dir. — *Els pergamins de l'Arxiu Comtal de Barcelona de Ramon Borrell a Ramon Berenguer I.* Lleida, Virgili & Pagès, 1999, 3 vol., 1653 pp.

Ce superbe ouvrage contient l'édition, intégrale et soignée, des 963 chartes des Archives de la Couronne d'Aragon, conservées dans les fonds des comtes de Barcelone régnant entre 993 et 1076. Il continue ainsi la publication de F. Udina, parue en 1951, pour la période antérieure. Les

Persée creative commons

chercheurs disposent désormais d'un instrument de travail indispensable sur la Catalogne du XI[e] s., qui, comme le fait remarquer le prologue de P. Bonnassie, est sans doute l'espace pour lequel existent les sérics diplomatiques de la période les plus continues et homogènes, celles aussi où les actes émanant de fonds laïcs sont les plus abondants. L'édition des chartes est précédée d'une introduction de quelque 250 pages. En premier lieu, R. Conde y étudie, de façon très poussée, l'histoire de la constitution et du développement des archives comtales barcelonaises, ainsi que ses systèmes anciens de classement. Peut-être le moment-clef de leur création se trouve-t-il à l'époque d'Alphonse II (1162-1196), qui ordonne l'élaboration du cartulaire royal connu sous le titre de *Liber Feudorum Maior*; à l'occasion d'un procès avec le châtelain Pere de Lluçà, le roi — dit l'une de ses chartes — *inducebat alia similia sacramentalia de suo archivo producta,* première mention explicite de l'utilisation des archives comtales. Au XIII[e] s., ces documents semblent parfois dispersés, en particulier dans les maisons des ordres militaires, comme à Saint-Jean de Jérusalem à Barcelone ou dans le monastère des Hospitalières de Sijena en Aragon. Quoiqu'il en soit, en 1318, Jacques II prend la décision officielle de les concentrer dans sa chapelle royale. D'autres parchemins, qu'ils soient de nature ecclésiastique (Sant Joan de les Abadesses) ou familiale (Vivas de Provençals) rejoignent ultérieurement les archives comtales au sens strict, qui deviennent même minoritaires. Ensuite, M. J. Arnall et I. J. Baiges proposent une riche description paléographique et diplomatique du fonds. Ils remarquent, par exemple, qu'au IX[e] s. la minuscule caroline s'y est substituée progressivement à l'écriture wisigothique, contrairement au reste de la péninsule Ibérique; si besoin était, c'est un témoignage supplémentaire de la forte intégration de la Catalogne à l'Empire carolingien, dont les comtes diffusent de façon obéissante les directives venues d'outre-Pyrénées. Cependant, la structure diplomatique de l'acte reste longtemps tributaire des pratiques wisigothiques. Quelques chartes arrivées du royaume d'Aragon voisin traduisent, par contraste, l'attachement à l'écriture wisigothique, voire à la culture arabe, comme le prouve la souscription en cette langue du roi Pierre I[er] (1094-1104). Il en va de même pour le comté de Ribagorça, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il dépend encore de ce royaume. L'analyse des souscriptions de l'escha-tocole est aussi intéressante : les seings autographes des auteurs et témoins traduisent une écriture rudimentaire, y compris pour les clercs qui, capables de lire, se trouvent dans un état de semi-alphabétisme où probablement leur seule pratique de l'écrit se concrétise dans cette souscription; la plupart du temps, ils se limitent même à marquer d'un point l'un des coins de la croix préparée par le scribe, voire à apposer leur empreinte digitale. La langue de ces actes est aussi approximative : le latin, sans règles fixes de grammaire ou orthographe, apparaît fortement influencé par la langue vulgaire, qui pointe en particulier dans les serments de fidélité. La nature des actes – classés thématiquement par J. M. Salrach pour faciliter les travaux des chercheurs à venir – est, en majorité, privée : ventes, échanges, hypothèques, donations, testaments... Dès les années 1020 les premiers serments de fidélité et *convenientie* apparaissent, pour devenir abondants à partir de 1040. Enfin, G. Feliu consacre un long chapitre au complexe problème de la datation des actes : il lui semble difficile de dégager des règles précises sur le système chronologique des scribes, surtout pour faire débuter le règne des rois de France ; quant à l'année chrétienne, elle commence le plus souvent à Noël ou à la Saint-Jean. L'ouvrage se clôt par un précieux index anthroponymique et toponymique. Il apparaît comme un instrument indispensable pour tous ceux qui travaillent sur la société et l'économie du XI[e] s.

Martin AURELL.

Former, enseigner, éduquer, dans l'Occident médiéval (1100-1450), I et II, dir. Patrick GILLI. Paris, Sedes, 1999, 287 pp., 4 ill. (Regards sur l'histoire, 132).

Abandonnant pour un temps l'histoire sociale et économique, l'agrégation d'histoire met à son programme des questions d'histoire religieuse et culturelle. Pour aider les étudiants, sept collègues ont eu, à l'invitation de Patrick Gilli, la bonne idée de présenter et d'éditer des textes concernant cette question, soit 175 textes réunis en 25 chapitres.

On ne peut dans un compte rendu donner toute la richesse de ce livre mais il suffit de présenter les différents domaines retenus. Sous le titre « Les nouveaux savoirs » quelques aspects de la